

L'affaire Umberto Eco

Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, traduit de l'italien par Jean-Noël Schifano, Paris, Grasset, 1982, 503 p.

Jean-Claude Abrassart

Volume 25, Number 4 (148), August 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30520ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Abrassart, J.-C. (1983). Review of [L'affaire Umberto Eco / Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, traduit de l'italien par Jean-Noël Schifano, Paris, Grasset, 1982, 503 p.] *Liberté*, 25(4), 100–103.

JEAN-CLAUDE ABRASSART

L'AFFAIRE UMBERTO ECO

Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, traduit de l'italien
par Jean-Noël Schifano, Paris, Grasset, 1982, 503 p.

Au commencement était la Nuit: un Néant tumultueux qui crachait de l'Être, de l'herbe et du sang. Ainsi naquit la couleur des roses, puis celle des voyelles. La rose n'avait pas de nom; un certain Jean lui en trouva un: «Au commencement était le Verbe».

C'est la première phrase du roman d'Umberto Eco, c'est aussi la première énigme de ce «polar» métaphysique. Un polar? Bien sûr que non. «Un manuscrit, naturellement» sous-titre du livre et déguisement troublant lui aussi. Car Eco prétend avoir trouvé le manuscrit en 1968: Adso de Melk est le seul coupable; c'est lui qui s'est usé le pouce dans ce scriptorium glacé d'un monastère du XIV^{ème} siècle, pour nous raconter cette histoire de rose absente, d'abbaye en flammes, de Néant tumultueux et de la grande rencontre de sa vie. Il n'a pas rencontré Dieu, non («nomina nuda tenemus», répond-t-il à saint Jean), mais Sherlock Holmes: au XIV^{ème} siècle, il s'appelait Guillaume de Baskerville, était moine franciscain et représentait l'Empereur auprès du pape. Le Saint-Empire romain est en Allemagne (où Adso lui-même rédigera ce manuscrit) et le pape en Avignon. Jacques de Cahors, Jean XXII, n'était pas un personnage commode et même pour un pape, il assassinait plus que de raison. Aussi Guillaume a

choisi un terrain neutre pour rencontrer les légats pontificaux, une abbaye de Bénédictins, dans le nord de l'Italie, dont l'abbé a l'excellente idée de s'appeler Abbon — c'est gentil pour la mémoire des lecteurs. Comment faire autrement d'ailleurs? L'abbaye d'Abbon est une mémoire: son centre, son cœur, c'est sa vaste bibliothèque-labyrinthe qui contient tous les secrets de la chrétienté, de l'Antiquité et même des Infidèles et c'est sur des manuscrits grecs, latins, arabes que les moines-copistes s'usent les yeux. D'ailleurs, ils écrivent sans voir car la Bibliothèque est frappée d'interdit: seuls Abbon, Malachie et quelques rares élus y ont accès. Et si d'aventure les ordres d'Abbon ne suffisaient pas à décourager les curieux, le mystère effrayant qui plane sur la Bibliothèque glacerait d'effroi les audacieux qui songeraient à s'y risquer.

La nuit, en effet, il se passe de drôles de choses dans cette bibliothèque: on y sent le soufre et l'enfer tandis que par les fenêtres on peut voir la lumière sombre qu'y jettent les démons. Mais peut-être les moines du XIV^{ème} siècle ne croyaient-ils pas plus au démon qu'à cette rose dont on a oublié le nom de concile en concile et de bûcher en bûcher. Bref, les démons ne retiendront pas la curiosité de certains moines.

Qu'allaient-ils donc chercher dans cette Bibliothèque? On ne le devinera qu'à la fin, bien sûr; en revanche, on sait dès le début du livre qu'ils y trouvèrent la mort. Un mort par jour — malgré la vigilance de Guillaume pourtant aussi doué que Sherlock Holmes et qui déduit tout, par pure logique, à partir de quelques bribes. Ce disciple de Roger Bacon, humaniste et esprit libre avant l'heure, est un passionné: il a le culte de l'intelligence, de la bonne logique, argumentative et déductive. «Les petites cellules grises, mon cher Watson». Ici Watson s'appelle Adso mais malgré l'extraordinaire perspicacité de Guillaume, l'enquête piétine. Les choses ne sont pas si élémentaires, mon cher Adso. D'abord parce que ces moines forniquent, sodomisent, volent,

assassinent... plus qu'il ne devrait être permis, même en des lieux saints. Ensuite, parce que tout le monde excommunie tout le monde. Le pape? C'est la putain d'Avignon. L'Empereur? Un hérétique. Et la France? «Les hommes de cette terre corrompue...», note Adso qui n'est pas Allemand pour rien. Et puis, il y a ces bûchers, ces moines-bourreaux, ces cortèges de suppliciés que l'Eglise assassine. Dolcino, par exemple: on l'a promené dans toute la ville et «à chaque coin de rue, avec des tenailles rougies à blanc, on déchirait ses chairs». On l'amputa du nez, on lui arracha le sexe... et ensuite on lui fit la grâce de le brûler. Alors, c'est cela l'Eglise? Des bourreaux qui n'attendaient le Christ que pour le recrucifier? Des sophistes qui démontraient que Jésus-Christ vécut heureux dans l'opulence et qu'il fallait rendre au pape ce qui était à César? Eh oui: les roses ne vivent qu'un matin et les inquisiteurs ont des arguments en forme de potence. Quant à la vérité... il faut la cacher. D'ailleurs, la Bibliothèque n'est pas faite pour receler le Savoir mais pour le celer tout simplement: non, décidément, il ne faut pas propager la connaissance; en fait de lumière, on n'aperçoit guère que les feux des bûchers.

Le Nom de la rose n'est pas cependant qu'une dénonciation facile de l'Eglise; c'est l'Occident tout entier qu'on interroge; c'est la foi elle-même que l'on questionne; c'est le pouvoir dont on démonte les mécanismes. Ce n'est pas non plus un simple roman policier — bien que l'action tourne à vive allure, que l'intrigue rebondisse sans cesse de laudes à matines et qu'on y soupçonne tout le monde, y compris le majordome (*the Butler did it?*) ou, pour parler XIV^{ème} siècle et abbaye: le cellérier.

Le Nom de la rose est un livre-univers: on y pénètre dans la longue nuit des Hommes où se dressent des cauchemars-cathédrales, des abbayes-forteresses, des bibliothèques-prisons. Mais l'univers est très vaste — on y trouve aussi ces gestes simples qui tissent le quotidien: le labour, la prière, la vengeance, le repas du soir. Et même quelques bonheurs: le pain qu'on pétrit, les pigeonneaux en

salmis, du lapin rôti, des gâteaux de Saint-Bernard, des friands de Saint-Nicolas, des quatre-yeux de Sainte-Lucie. Il y a surtout l'intelligence, le savoir, les livres, les mots. Que sont nos mots, nos cités, nos châteaux? Des miroirs à illusion: l'homme se regarde, croit qu'il est quelque chose, un mystère, un destin. Aussitôt, il déchiffre le mystère, fixe le destin: tout cela finit en glose, gnose, exégèse, commentaire, herméneutique, rhétorique et poétique. Mais tous ces livres ne révèlent rien, car il n'y eut jamais de secret, jamais de mystère. Les livres servent à cacher cette évidence insupportable: l'homme n'est rien, l'univers est vide, il n'y eut jamais de rose et jamais de jardin.

C'est pourquoi l'univers-miroir d'Umberto Eco a pour centre cette bibliothèque-forteresse. Le frisson des interdits fait naître le mystère — et le mystère est le seul espoir des hommes: ou l'Être est mystérieux ou il est absurde. L'absurde étant inacceptable, le miroir s'approfondit en forteresse: interdit donc mystère, mystère donc espoir. Et l'intelligence? Guillaume qui a lu tant de livres, Guillaume qui vénère le savoir, Guillaume qui a le culte de la vérité... recule devant l'Absurde: il choisit de croire que tous ces livres qu'on brûle détiennent le secret profond des choses. Qui le lui reprocherait? Pas Umberto Eco — bien qu'il ait pris soin de se disculper à l'avance: il n'a pas écrit un livre de plus mais trouvé un manuscrit, et d'ailleurs ce texte est une énigme.

Pourtant, il fait froid dans le scriptorium, le soir est tombé, Adso est fatigué... Guillaume est mort depuis longtemps, la bibliothèque est en cendres et la pauvre mémoire du vieux moine s'effiloche. Adso regarde par la fenêtre: «Il me semble par moments que le Danube est sillonné de bateaux chargés de fous qui vont vers un lieu obscur». Il faut bien conclure comme Adso: au commencement était la Nuit, Dieu est un cactus, il n'y eut jamais de roses, seulement cette couronne d'épines sur le front du Crucifié. Or le Christ devint Empereur à Rome et pendant des siècles, on crucifia les fils de l'Homme. En son nom, bien sûr, au nom de la Rose.